

Dossier de presse trigon-film

WHEN I SAW YOU

LAMMA SHOFTAK

Un film de Annemarie Jacir
Jordanie, 2012



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel
079 438 65 13
romandie@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Annemarie Jacir
Scénario	Annemarie Jacir
Image	Helene Louvart
Décors	Hussein Baydoun
Montage	Panos Voutsaras, Annemarie Jacir
Son	Kostas Varibopiotis, Raja Dubayeh
Musique originale	Kamran Rastegar
Costumes	Hamada Atallah
Production	Philistine Films
Pays	Jordanie
Année de production	2012
Durée	97 minutes
Langue/sous-titres	arabe a/f

FICHE ARTISTIQUE

Mahmoud Asfa	Tarek
Ruba Blal	Ghaydaa
Saleh Bakri	Layth
Firas W. Taybeh	Majed
Ali Elayan	Abu Akram
Ruba Shamshoum	Zain
Ahmad Srour	Toussaint

FESTIVALS

Berlinale 2013: Best Asian Film

Cairo Film Festival: Special Mention

Carthage Film Festival: Don Quixote Award

Abu Dhabi: Best Film from the Arab World Best Foreign Language Film of the Academy Awards, Palestine submission

Mahmoud Asfa nominated for Young Artists Awards, Hollywood

Istanbul Filmfestival, Seattle Filmfestival, Opening of Birds Eye View in the UK, São Paulo International Film Festival, Toronto International Film Festival

SYNOPSIS

Le petit Tarek, 11 ans, vit avec sa mère, Ghaydaa, dans le camp de réfugiés de Harir où ils sont été placés. La Palestine n'est pas loin, mais elle reste inatteignable, comme leur père dont ils n'ont plus de nouvelles depuis qu'ils sont au camp. Cependant, Tarek n'accepte pas cette séparation que ce soit de son père, comme de leur maison. Il ne comprend pas pourquoi il ne pourrait pas regagner cette dernière et, comme personne ne lui donne de réponse satisfaisante, il décide d'y retourner tout seul.

RESUME DU FILM

Jordanie, 1967. Les camions déversent quotidiennement leur chargement de réfugiés dans le camp Harir. Ceux-ci ont dû abandonner leurs foyers à la suite de la guerre des six jours. Parmi eux, Tarek et sa mère Ghaydaa. Comme tous les autres habitants du camp, ils se précipitent à l'annonce de l'arrivée d'un camion, espérant la venue d'un proche (pour Tarek, c'est surtout son père qu'il espère revoir) ou tout au moins des nouvelles. Les réfugiés vivent sous la tente ou dans des baraquements de fortune, certains depuis vingt ans déjà, depuis la première vague d'occupation des années quarante.

Dans le camp, la vie doit s'organiser et Ghaydaa a trouvé un travail dans un atelier de couture, alors que Tarek fréquente l'école. Il s'agit d'une école de fortune qui n'a pas les moyens, ni la structure, pour prendre en charge des enfants comme Tarek. Celui-ci, bien qu'intelligent, ne sait ni lire, ni écrire. Par contre, ses capacités en calcul vont bien au-delà de la normale, comme celles d'observation de la nature. D'un autre côté, Tarek accuse les adultes, et en particulier sa mère, de ne rien faire pour retrouver son père. Et, un jour, il décide de partir pour retourner en Palestine, chez lui, où il est sûr de retrouver son père.

Il se perdra alors dans le désert et sera, secouru, par chance, par des jeunes résistants palestiniens d'un camp d'entraînement situé dans les environs où il sera recueilli. Les jours passent, Tarek assistant le chef du camp grâce à ses capacités de calcul. Quelques jours plus tard, c'est sa mère, partie à sa recherche qui arrivera au camp, avec dans l'idée de ramener son fils à Harir. Bien sûr, Tarek refusera de quitter ses nouveaux amis – il espère pouvoir les accompagner lorsqu'ils traverseront la ligne de démarcation. L'annonce du bombardement du camp Harir par l'aviation israélienne oblige le couple à rester avec les résistants.

Tarek n'a cependant pas oublié le but ultime de son escapade: retourner chez lui et retrouver son père....

BIOFILMOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Née à Bethlehem en 1975, Annemarie Jacir a vécu jusqu'à l'âge de 16 ans en Arabie Saoudite, où ses parents ont dû émigrer. Elle a fait ensuite ses études aux États-Unis. Elle a débuté sa carrière au cinéma sur différents tournages, apprenant le montage. Elle a d'abord travaillé à Los Angeles comme monteuse et camérawoman, puis a suivi des cours à l'université de Columbia à New York, où elle a obtenu un diplôme en cinéma. Après des années à naviguer entre divers projets, elle est finalement retournée dans le monde arabe où elle co-fonda la société indépendante Philistine Films pour se concentrer sur la production de films en lien avec le monde arabe. A ce titre, elle a été impliquée dans de nombreuses productions. Jacir a ainsi notamment produit et réalisé le documentaire *Until When*, un portrait détaillé de la vie de plusieurs familles de réfugiés du camp de Deheisha. Elle a aussi coréalisé *Quelques miettes pour les oiseaux*, avec le réalisateur franco-algérien Nassim Amouache, un documentaire croquant la vie d'une poignée d'hommes et de femmes essayant de joindre les deux bouts dans la ville jordanienne de Ruwayshed (sélection officielle à Venise, Meilleur film au festival de Montpellier, Prix de la critique à Clermont-Ferrand).

Annemarie Jacir enseigne l'écriture de scénario, travaille comme monteuse et programmatrice, promouvant activement le cinéma indépendant. Elle a été sélectionnée par le célèbre cinéaste chinois Zhang Yimou pour être sa première pupille dans le cadre de la Rolex Arts Initiative. Elle vit actuellement à Amman, Jordanie, ne pouvant retourner sur sa terre natale, sans que les autorités israéliennes ne donnent aucune justification à leur décision de bannissement.

Filmographie

- 2001 The Satellite Shooters (court-métrage, aussi productrice)
- 2001 A Post Oslo History (court-métrage)
- 2003 Like Twenty Impossibles (court-métrage, aussi productrice)
- 2004 Until When (Documentary) (productrice)
- 2005 Quelques miettes pour les oiseaux (documentaire court-métrage) (co-réalisatrice)
- 2006 An Explanation: And Then Burn the Ashes (court-métrage, aussi productrice)
- 2006 Palestine, Summer 2006 (Short) (productrice de la série)
- 2008 The Salt of this Sea (Milh Hadha al-Bahr, aussi coproductrice)
- 2010 Haneen (Short) (productrice)
- 2012 When I Saw You (Lamma shoftak , aussi productrice exécutive)
- 2013 Horizon (Short) («creative» productrice)

ANNEMARIE JACIR À PROPOS DE *WHEN I SAW YOU*

A partir du moment où je n'ai plus pu retourner à Ramallah, ma compréhension de l'exil et d'être arraché de son foyer a pris une dimension supplémentaire et une signification plus profonde. D'être si proche en vivant à Amman ne m'a pas rendu les choses plus faciles – seulement plus difficiles et plus douloureuses. Un court trajet et je peux voir d'ici la Palestine. Par delà la vallée, je vois les collines, je reconnais même les villes. Mes amis, ma famille, mon appartement à Ramallah sont là-bas – mais je ne peux plus les rejoindre. La Palestine est en train de devenir un souvenir et je lutte pour en garder une image, pour garder la réalité de ma vie là-bas aussi proche de moi que possible.

C'est ainsi que *When I Saw You* est né. De se savoir, par une vue saisissante, si proche de chez soi et pourtant que c'est un rêve impossible. La réalité de voir ce que tu veux, mais être dans l'incapacité de l'atteindre. Ce film traite de la profondeur du paysage, de sa beauté et de sa cruauté. Il s'agit aussi de voir combien l'espoir nous garde en vie. Et durant une période importante de notre histoire où des gens normaux, communs avaient le sentiment qu'ils pouvaient changer leur existence, un sentiment insidieux plein de rêves et de bouleversements.

Tarek ne peut pas comprendre la réalité des frontières et de lieux interdits. Mais en fait, la question mérite d'être posée – qui est le véritable naïf ? Tarek est un garçon avec un si beau sens de la liberté, un désir de s'exprimer, de vivre dans un monde où il est en sécurité, et où il aime et est aimé. D'une certaine façon, il est différent des autres enfants et son esprit tend vers la logique et donc l'illogisme des frontières représente quelque chose qu'il ne peut appréhender.

Ghaydaa, de son côté, est devenue sérieuse et réaliste pour survivre et protéger ceux qu'elle aime. Cependant, il existe toujours une petite lueur en elle, de ce feu qui s'est éteint il y a longtemps, mais qui couve toujours. Il faudra le déni des conventions de Tarek, sa propre façon d'être et de penser, pour qu'elle retourne vers quelque chose qu'elle fut autrefois.

When I Saw You est un portrait de l'espoir – de ce moment particulier dans la vie d'une personne où tout un monde s'ouvre à elle. C'est fugitif, lié au temps et aux circonstances... Peut-être sera-ce parti au matin. Mais il est là – il est là pour le moment singulier où votre cœur semble exploser et où tout est possible.

QUELQUES QUESTIONS À ANNEMARIE JACIR

Vous avez choisi de situer votre nouveau film *When I Saw You* en 1967. Pouvez-vous nous dire pourquoi nous n'avons jamais vu un film arabe traitant de cette période?

Je ne sais pas, parce que c'est une année extrêmement importante pour nous. Je ne vivais pas en 1967, mais j'ai grandi en entendant parler tout le temps. Bien que cette année-là fut une grande tragédie pour ma famille, ce fut aussi une époque d'une énorme espérance dans le monde. Comme partout dans le monde, durant la fin des années 60, les gens semblaient passer par une sorte de renaissance, un sentiment diffus d'espoir qu'ils pourraient changer leurs vies. Mouvements étudiants, mouvements anti-colonialistes, droits civiques... Je voulais raconter une histoire à propos de ce moment crucial, non pour être nostalgique, mais plutôt parce que c'était vraiment pertinent. J'ai commencé à écrire le scénario à un moment où j'avais besoin d'espoir dans ma propre vie, et dans ce que je voyais se dérouler autour de moi, dans ma génération.

Et pourquoi se concentrer sur un jeune garçon et sa mère?

Parce que j'aime les histoires de gens ordinaires jetés dans des circonstances inhabituelles. Tarek et sa mère sont exactement cela, et à cause d'une situation qu'ils ne contrôlent pas, ils sont jetés dans une condition politique qu'ils n'ont jamais demandée. Et dans ce moment empli d'un esprit de résistance habité d'un énorme espoir, je voulais raconter une histoire personnelle d'une jeune mère essayant de protéger son fils et d'un garçon dont l'esprit n'a pas encore été brisé. Ils sont aussi comme n'importe qui dans le monde, lorsque Tarek cherche son indépendance vis-à-vis de sa mère, à ne plus être traité comme un enfant par elle. En même temps, le monde des adultes ne peut lui offrir aucune réponse à toutes ses questions.

Faites-vous beaucoup de recherches avant d'écrire ?

Beaucoup. La documentation était primordiale, comme je n'avais pas vécu cette époque. J'ai récupéré des centaines d'images et de séquences de gens, d'organisations, de programmes d'information, d'archives filmées. Documentaires, photos d'archives et films ont été cruciaux pour «voir» à quoi ressemblaient les camps de réfugiés, les gens, les combattants et leurs entraînements. Mon travail passé, sur la localisation de la cinémathèque palestinienne égarée concernant le cinéma révolutionnaire palestinien, y a aussi eu une grande part. Des livres comme les Mémoires de Genet, et aussi plus généralement de la littérature et des films de l'époque, car c'est aussi une sorte d'hommage à la période – d'ailleurs une des raisons du plan figé de la fin. La recherche dans chaque domaine, comme l'art, les costumes et les coiffures, a aussi apporté beaucoup de plaisir. J'ai aussi mené plusieurs entretiens, la plupart en Jordanie, avec des gens qui étaient engagés dans la résistance. Bien sûr, il y eut de grandes questions, mais aussi de plus simples telles que «Quelle marque de cigarettes fumiez-vous ?», «Quelle était votre chanson favorite?», «Que portiez-vous la nuit?»...

Diriez-vous alors de votre regard sur l'époque qu'il est réaliste?

Absolument pas. Ce film sort beaucoup de mon imagination, et de l'imagination d'un petit garçon, comment il voit le monde depuis sa propre perspective. C'est une vision romantique, non documentaire. Il s'agit aussi beaucoup de sentiments, de l'obsession d'une mère à protéger son enfant face à la guerre, et du moment dans la vie d'un garçon, entre l'enfance et l'âge adulte, où il trouve sa propre indépendance personnelle.

La musique joue un grand rôle dans le film. Pourriez-vous nous en parler?

Vers la fin des années 60, les Palestiniens étaient très intéressés par ce qui se passait dans le monde entier – ils écoutaient les classiques arabes et créaient aussi un nouveau genre de musique, influencé à la fois par leur Orient et leur Occident, repoussant les frontières comme dans leurs vies. J'ai travaillé sur la bande originale avec mon collaborateur de longue date, Kamran Rastegar. J'ai aussi fait des recherches et découvert un paquet de musiciens obscurs et de groupes de l'époque; rock libanais, fusion arménienne, jazz égyptien, l'avant-garde marocaine Gnawa, quelques trucs vraiment rigolos. C'est tout cela que nous entendons à la radio, la plupart du temps dans le film, à part les constants bulletins d'information.

En ce qui concerne la musique du film jouée à l'écran, le premier morceau, autour du feu de camp, est une chanson originale écrite pour le film, interprétée par Ruba Shamshoum, une nouvelle chanteuse de jazz. A l'époque précédant la télé et les ordinateurs, il y avait une certaine magie et lorsque les gens se retrouvaient ensemble, ils pouvaient chanter. Je voulais casser le rythme du film avec cette longue séquence inhabituelle, pour changer le tempo pour que nous nous attardions sur les visages de ces jeunes, hommes et femmes, chacun avec leurs propres histoires, profondeur, nostalgie, folie ; des gens étrangement absents des médias normalement. Et pour finir, de retour sur Tarek avec son monde mi-effrayé, mi-confus, commençant une descente dans des images et des sentiments qu'il ne peut pas comprendre...

Le deuxième morceau, qui conduit à la danse est l'un parmi les plus célèbres des chants de résistance palestiniens, «La prison d'Akka», écrit en 1930, contre l'occupation britannique, en commémoration des trois hommes qui furent pendus, et un appel à continuer la lutte pour la liberté.

Pourquoi avez-vous utilisé des acteurs non-professionnels?

J'aime trouver des gens dont la vie est proche du rôle même, j'aime les éléments de fraîcheur qu'ils apportent au film et comment nous créons ensemble une nouvelle réalité. Le processus du casting fut intensif. Nous avons cherché dans un large spectre. Mais j'ai aussi choisi plusieurs acteurs et actrices professionnel(le)s comme, par exemple, la mère de Tarek, Ruba Blal. Ruba est étonnante et je voulais travailler avec elle depuis un moment. De la même manière, Saleh Bakri que j'avais auditionné pour mon premier film, lorsqu'il était

encore un débutant. Nous avons tous les deux tellement changé depuis là, et je trouve bien de grandir ensemble.

Est-il vrai que vous avez fait suivre à vos acteurs un véritable entraînement militaire?

Bien sûr! Le film a une vision romantique des combattants..., imaginez combien ils auraient l'air stupide s'ils n'étaient pas capables de tirer avec une kalachnikov ou grimper à la corde? Ils ont passé des semaines d'entraînement intense. En même temps, je n'étais pas exigeante avec eux parce que, pour être honnête, ces hommes et ces femmes n'étaient dans une armée organisée et n'avaient pas de réel entraînement. Ils étaient des jeunes gens des camps de réfugiés, des volontaires qui ont choisi ce chemin pour la libération. J'ai aussi demandé aux interprètes de dormir dans la forêt de Dibeen, pour qu'ils écoutent les sons de la nuit, qu'ils développent des relations entre eux et avec la nature, afin qu'ils deviennent partie du paysage. En fait, je ne leur ai jamais montré le scénario, mais j'ai travaillé sur ce qu'ils étaient et comment ils étaient arrivés là, plutôt que sur l'histoire elle-même.

On ne parle pas souvent de films arabes tournés en Jordanie. Comment s'est passé le tournage là-bas?

La Jordanie est loin d'avoir une scène réellement indépendante de cinéma et c'est très difficile si vous ne faites pas un film commercial avec un gros budget. Si vous n'avez pas d'argent, le nom qu'il faut, ou la bonne politique, c'est malheureusement difficile de trouver un soutien pour un film local à petit budget. Nous essayons de changer cela. Pour moi, il est très important de travailler localement et de ne pas importer toute votre équipe de l'étranger. Cela fait partie de ce dont nous avons besoin pour bâtir un cinéma indépendant et auto-suffisant.

On pourrait imaginer, avec un tel sujet, que votre film ait aussi eu des problèmes d'ordre politique en Jordanie?

Oui, nous avons découvert que c'était toujours un sujet sensible en Jordanie, même après tant d'années et bien que le film n'avait pas pour but d'être réaliste, qu'il était raconté du point de vue d'un enfant. Cette tension «politique» était ressentie par l'équipe technique et les interprètes, qui étaient composées de jeunes gens, parmi eux des enfants de fedayins et qui ont fait souvent l'expérience de cette tension. Nous avons dû aussi faire face, à l'occasion, à des difficultés avec les autorités pendant la production, qui ont causé des retards. Mais nous avons aussi trouvé beaucoup de soutien. C'est grâce à ce soutien que nous avons persévéré.

Avez-vous uniquement utilisé de décors naturels?

Nous avons eu deux lieux de tournage principaux pour le film. Le camp de réfugié Harir était le premier. Il fut entièrement construit. Entre 1967 et 1968, les «camps d'urgence», comme ils étaient appelés, étaient montés dans toute la Jordanie et la Syrie pour loger le flot de réfugiés. Bien sûr, ils étaient prévus d'être temporaires et, comme nous le savons, les réfugiés ne furent jamais autorisés à rentrer chez eux. Alors, ces camps existent toujours

aujourd'hui, mais ne ressemblent plus du tout à ce qu'ils étaient. Nous avons donc reconstruit tout le décor après beaucoup de recherches visuelles.

Le deuxième lieu de tournage important est la forêt de Dibeen, où les combattants vivent. Il s'agit de l'endroit réel où les Palestiniens se sont cachés et entraînés pendant des années. Explorer là-bas fut une expérience incroyable. Nous avons trouvé des vestiges de l'époque partout ; balles, caisses de munitions, conserves de nourriture. Les tunnels que vous voyez dans le film, où ils se cachent et où ils stockent leurs provisions, sont les vrais tunnels que les combattants ont creusés. Nous avons découvert les tunnels les plus imbriqués, se reliant entre eux, tout un monde souterrain. Nous avons même trouvé le tunnel où ils ont bâti un hôpital! Profondément dans la montagne, vous entrez dans un petit trou pour découvrir sept ou huit grandes chambres et à l'intérieur tous les restes de l'ancien hôpital, y compris des médicaments, des bouteilles, des sachets de sérum et autres fournitures.

Pouvez-vous nous parler du titre? D'où provient-il?

Le film traite des moments où les choses changent dans la vie d'une personne. Pour moi, le titre parle du moment où une personne voit quelque chose ou quelqu'un pour la première fois, même si elle les a déjà vus un million de fois, parce que cette fois-ci, elle regarde vraiment, comme si c'était une première fois. Ce pourrait être une personne ou un endroit. Ce pourrait être votre terre natale vue par delà la frontière, ou un être aimé, ou cette réalisation de voir votre propre vie pour ce qu'elle est, ou de ce qu'elle pourrait être. C'est le moment où vous comprenez quelque chose que vous ne compreniez pas auparavant. Parfois, une chose est juste devant vous, mais vous ne la voyez pas. Ou vous ne voyez pas les possibles.

Et vous avez aussi mentionné auparavant votre expérience de voir la Palestine depuis la Jordanie...

Exactement. Toute ma vie, j'ai eu ce que j'appelle «le privilège de la Palestine» - qui est la possibilité d'être là-bas, à la différence de 75 % de mon peuple, à qui on l'interdit. Pendant trois décennies, j'ai traversé les frontières. Lorsque je n'ai plus été autorisée à rentrer, que je ne pouvais voir la Palestine depuis l'autre versant de la vallée jordanienne, j'ai compris quelque chose, ou plutôt ressenti quelque chose, que je n'avais jamais connu auparavant. Comme tant de gens qui ont été déplacés, le moment le plus difficile est de se tenir quelque part et de le voir vraiment ; regarder au loin et voir un pays que vous reconnaissez et connaissez si intimement, qui vous est maintenant interdit. Et essayer que votre cerveau se fasse à la stupidité des frontières, l'absence de logique de la séparation d'êtres humains les uns des autres parce que quelqu'un dit que maintenant, il y a une ligne là, dans la terre, appelée «frontière»...

(tiré du dossier de presse de la production)